Vagabondages

Revue de poésie N°8 Avril 1979 15F

Chanson

Yves Simon
Bob Dylan

Vagabondages

N° 8 Avril 1979

Paris-Poète

Paris-Poète

Association Loi 1901

Secrétaire générale :
Anne Gallimard
Réalisation :
Atelier Marcel Jullian
Direction artistique :
Atelier Pascal Vercken

ont collaboré

Antoine Audouard
Christophe Bapst
Guy Brouty
Marie-Hélène Chassigneux
José Ferré
Yves Simon
Nadine Springora
Josy Vercken

Avec le patronage
de la ville de Paris

Vagabondages
3, rue Séguier 75006 Paris
329.80.09
Abonnement
10 numéros par an, 140 F

Si, malgré nos efforts, nous n'avions pas réussi à joindre tous les auteurs ou ayants droit des poèmes reproduits dans ce numéro, nous prions ceux-ci d'accepter nos excuses et de se mettre en rapport avec la Rédaction.

© 1979, Atelier Marcel Jullian / ISSN 0153-9620

Vagabondages

Avec Chanson, *Vagabondages s'autorise un beau printemps avec joyeux tintamare d'oiseaux dans les arbres verts. Huitième numéro. L'âge de raison est dépassé. Une certaine folie devenue licite. Pierre Mac Orlan disait de telles escapades : c'est « naviguer hors des sécurités permises ».*

Nous l'avons fait, forts de vos encouragements, de votre courrier, de vos abonnements et de l'intérêt que veulent bien nous accorder presse et radio.

Et télévision, car Antenne 2 *passe, déjà en mars et encore en ce mois d'avril, l'émission* Poésie au pluriel *qui, à la manière de notre revue, mêle, sur un thème unique, des poèmes venus d'horizons qui s'ignorent. Le premier numéro était consacré à* Paris, *le deuxième à la* Liberté, *le troisième à la* Femme. *Ils sont nés, en grande partie de nos* Vagabondages.

Chanson *marque donc une étape. Nous avons, avec la complicité savante et tendre d'Yves Simon, été chercher la poésie dans la rue, sous l'éblouissement des projecteurs de music-hall, dans les Californies de tous les délires, au cœur du mal de vivre. Un numéro de troubadours avec des buildings à suicides dressés à la proue de Manhattan à la dérive.*

Continuez à nous écrire. Le courrier, plus nombreux chaque jour, est devenu l'un des principaux collaborateurs de la Revue. C'est ce que, dès l'origine, nous avions voulu : la poésie comme un langage.

Comme une connivence.

此为试读,需要完整PDF请访问: www.erton

Vagabondages

N° 8

Yves Simon *page 6*

Poème au pluriel *page 19*

Poésies en fleurs *page 67*

Chanson 79 *page 79*

Bob Dylan *page 89*

Jeux poétiques *page 127*

Éditorial
Yves Simon

... Nous sommes désormais des auteurs plus ou moins célèbres, mais ils se demandent pourquoi je suis si apathique, si indifférent à présent, alors que tous nos livres et tous nos poèmes édités nous entourent. Mais au moins, depuis que j'habite avec Mémère une maison bien à elle à des kilomètres de la ville, c'est une tristesse paisible. Une tristesse paisible à domicile, voilà en définitive le mieux que j'aie jamais été capable d'offrir au monde. Alors j'ai dit au revoir à mes Anges de la Désolation. Je suis entré dans une vie nouvelle.

Jack Kérouac, Les Anges Vagabonds.

Fin de décade, la France circule en veste de tweed, quelques rêves se sont repliés et jaunissent dans des musettes kaki pendant que de vieux jeunes hommes baisent les mains des dames dans des salons huppés, un cocktail à la main et des lambeaux d'espérance au vestiaire. Génération éperdue, gâtée, avec de l'avenir à revendre et qui se met à regarder son passé avec une malsaine complaisance, comme

si, dans ce miroir déformant qu'est la nostalgie, il pouvait se trouver encore les ultimes prétextes à espérer.

Génération de poètes / voyageurs / musiciens, elle avance dans la nuit aveugle et inquiète, s'étant amourachée de tous les météores de passage, qu'ils soient chanteurs ou guitaristes, et qui se retrouve aujourd'hui, visage nu devant la glace du coiffeur contemplant ses boucles de cheveux s'enfuyant dans les égouts des villes.

« *Tout le monde veut devenir mon ami, mais personne ne veut grandir* ».

En 66, Bob Dylan vint à Paris. Dix personnes pleurèrent à l'Olympia. D'émotion, de tendresse, de violence. Deux mille cinq cents autres crièrent, sifflèrent « remboursez, c'est quoi ce mec qui met une heure pour accorder sa guitare ». Et pourtant, ils étaient deux mille cinq cents avec les cheveux longs comme les Beatles, jean's comme Kerouac, se contentant de ces apparences-là, le Château de Versailles et le Discours de la méthode enfermés derrière leurs regards.

Peut-être sont-ce les mêmes, douze ans plus tard qui n'applaudirent pas à la Porte de Pantin et hurlèrent « Du Rock, du Rock ! » ou écrivirent dans les journaux en chuchotant : « Vous savez madame Bouziges, Bob Dylan, il gagne 4 000 F de l'heure. C'est de la honte ! » Entre temps, les crânes s'étaient rasés, les cravates nouées, clean, propres comme des premiers ministres.

Lui, à Pantin, je l'ai vu, passant au travers du temps, le même, enfin celui que j'avais

imaginé, un éclair jaune zigzaguant sur ses vêtements, et sa strato Fender accrochée à son cou, lui, prenant des risques, transformant les chansons connues, triturant les rythmes, venant apporter de l'émotion. Il était Bob Dylan, celui du *Tambourine Man* écouté pour la première fois dans le juke-boxe du casino de Contrexéville, celui qui criait « *Ce n'est rien M'man, seulement un peu de sang qui coule* ». Celui dont on recevait de temps en temps des nouvelles par des pochettes de disques, celui que l'on a cru fatigué, mort, déçu, désespéré, parano, fou, mégalo. Il était et Verlaine et Rimbaud, Vian, Maïakowsky, Godard et Ginsberg, il était aussi Robert Zimmerman, cet autre petit juif frisé qui écrit les chansons de Dylan et a fait l'amour avec Sarah, mangé des bretzels dans les rues de New York et s'est baigné dans l'eau rude du Pacifique vers Malibu. Celui qui écrivit un jour de 65...

Mon nom ne vous dira rien / et mon âge encore moins / le pays d'où je viens s'appelle le Middle West / on m'a appris là-bas / qu'il faut craindre les lois / et que le pays où je vis / a Dieu à ses côtés /

Oh les livres d'Histoire le disent / et le disent si bien / les cavaliers ont chargé / les indiens sont tombés / les cavaliers ont chargé / les indiens furent tués / le pays était jeune / et Dieu à ses côtés...

Des millions de gens sur toute la planète des années soixante et soixante-dix n'ont jamais

compris un seul mot de ce qu'il a pu chanter, par contre, et c'est là une des démarcations importantes de la chanson sur les mots imprimés, tous ont compris la voix rauque, sale, qui dégueule les mots, cette voix de transfuge-médium qui dit ce que l'on devine et dont on ne parle jamais. Puis après, seulement après, ils ont regardé ce visage tragique de connaissance.

Ce soir-là, à Pantin, il prit une seule fois sa guitare acoustique, symbole de sa première apparition / coup de foudre en 1962, comme un clin d'œil aux images mortes que figent les publics dans leurs mémoires et qui voudraient que l'histoire s'arrête le jour de leur premier baiser sur la bouche. Il reprit aussitôt sa guitare électrique pour crier *Forever Young*.

Puis il repartit en nous laissant dans le corps et dans l'âme un milliard d'*émotions*. Émotions que je trimballais sous mon blouson de cuir dans le taxi qui me ramenait au cœur de Paris, avec les larmes et les soleils, et qui font changer le monde quand on n'a pas envie d'être changé par lui. Émotions des mots, émotions des musiques, émotion d'un visage, émotion d'une voix, les chansons véhiculent toutes ces forces-là.

« *Longtemps, longtemps après que les poètes*
[ont disparu
Leurs chansons courent encore dans les rues. »
Charles Trenet

Repères du temps, les chansons sont des calendriers affectifs, amours finissantes, premières

rencontres, un été 42 ou une nuit de la St Sylvestre quand les péniches annoncent le nouvel an. Elles sont des morceaux de vies éparpillées chargées des histoires des générations. Elles sont partout, dans les bagnoles qui collent aux autoroutes, dans les transistors des cuisines, entre les réfrigérateurs blancs et les grille-pains, dans les jukes-boxes des bistrots à côté des néons et des vapeurs de percos.

Elles s'adressent aux cerveaux, aux cœurs et aux ventres des hommes pour qu'ils sachent mieux vivre avec la désillusion. Elles ne sont pas là pour embellir ou faire passer du temps, elles sont là pour nous rendre invincibles. Dans le film de Dylan « Renaldo et Clara » quelqu'un dit à Sarah « J'ai besoin de toi et de ta magie pour me protéger ».

Une chanson est un anneau de pouvoir qui sert à aller au-delà des mots, des sonorités et des rythmes : ce sont des pas vers d'autres mondes qui nous conduisent au plus profond de nous, vers ce que nous avons de plus beau et de plus immédiat.

A un journaliste qui lui demandait quelles vérités il a à dire, Dylan répondit : « La première, est que, si l'on essaie d'être quelqu'un d'autre que soi, on échoue ; si on n'est pas fidèle à son propre cœur, on échoue. Et puis, aucun succès ne vaut l'échec. Nous ne cherchons pas à réussir. Rien qu'en étant vivant, et en agissant en vivant, on réussit. On n'échoue que quand on laisse la mort se faufiler en soi et prendre le contrôle d'une partie de sa vie qui devrait être vivante. »

Bob Dylan est le premier poète de l'histoire

此为试读,需要完整PDF请访问: www.erton

du monde à pouvoir regarder sa propre image renvoyée par des millions d'inconnus vivant en même temps que lui. Que fait-il de cette image ? Lui donne-t-elle envie d'aller vendre des armes en Indochine, en Ouganda ou quelque part en Abyssinie. Ayant fait le parcours des mots et des musiques, aura-t-il envie d'aller sur les routes des autres dangers dérisoires, ceux qui ne blessent que le corps après qu'on a voyagé quinze ans de sa vie avec le gouffre de n'être que soi alors que l'on vous tend des miroirs par millions qui triturent votre âme et vous disent « POURQUOI ? ».

Les chansons sont des langages ouverts cavalant sur des ondes de radio ou des plaquettes de vinyle et qui vont d'un homme vers d'autres hommes. Alors que pour le chanteur, une chanson diffusée est déjà la fin d'une démarche, ceux qui la reçoivent en plein dans leurs sensibilités en font un point de départ. Des malentendus persistent quand le public veut alors figer la vie du chanteur sur ses premières émotions reçues comme pour l'entraîner vers des petites morts et se venger de son apparente victoire sur le temps.

« *J'ai aimé une femme, un enfant me disait-*
[on
je lui donnai mon cœur, mais c'est mon âme
[qu'elle voulait »
Bob Dylan

« *Et Bob Dylan, comment est-ce qu'il crée,*

demanda la fille aux fleurs, fixant par petits coups un troisième œil argenté et collant au milieu du front.

« *Simplement en déconnant sur une machine à écrire avec une feuille de papier* » *répliqua Ginsberg, enthousiaste.*

« *C'est un grand poète* » *dit la fille.*

« *Tout le monde le pense à part quelques poètes de seconde zone, jaloux et ampoulés, acquiesca Ginsberg. Je connais pas un seul vrai poète qui ne pense pas qu'il est génial. Il est comme Brecht ou Rimbaud. Chez lui, au moins une ligne sur quatre est une ligne géniale. C'est mieux que la plupart.* »

Depuis une quinzaine d'années, il déconne sur des machines à écrire et sur des guitares électriques. Chaque nouvelle aventure de Dylan, chaque nouvelle production est accueillie comme un retour. Retour vrai. Retour manqué. Retour aux sources. Chacun s'est façonné un Dylan à son image. Pour ceux qui ont vécu les années soixante, ou pour ceux qui en rêvent aujourd'hui, il est le symbole d'une époque que l'on évoque parfois avec nostalgie. Regret d'une adolescence, et de quelques certitudes qui faisaient croire que l'on allait pouvoir changer le monde et l'entraîner vers un meilleur, à condition de prendre la parole et de trouver les mots pour cela. Nous avons cru à l'engagement, à la protestation, aux mots, à la musique, à la folie, Dylan est un de ceux qui ont crié le plus fort, le plus juste, sans jamais confondre

slogan et recherche-au-fond-de-soi-de-ce-qu'il-y-a-de-plus-beau.

Les disques ont l'apparence de paroles définitives. Chaque nouvelle apparition d'un chanteur semble remettre en jeu tout ce qui a précédé ou clore un débat, alors qu'il serait plus juste de voir dans une production poétique, quelle qu'elle soit, un *instant* qui se situe après d'autres créations et avant d'autres à venir. Une sorte d'image de cinéma qui n'a d'intérêt que prise dans son ensemble, c'est-à-dire : en mouvement. Cette tendance à parcelliser conduit à vouloir que chaque nouveau lot de dix ou douze chansons représente définitivement son auteur, ce qui est bien évidemment une mise en perspective trompeuse. On a toujours parlé du retour de Bob Dylan comme si chaque nouveau disque allait mettre un point final aux équivoques, alors qu'heureusement il n'a fait qu'en rajouter un peu plus à chaque fois.

Génération éperdue, essoufflée qui voudrait à chaque apparition de Dylan retrouver une portion de ses seize ans, sa propre vie avec ses rêves sans limites, le temps où il était possible de dire sans faire sourire « je suis Apollinaire, je suis Verlaine ».

Dylan reste le météore qui passe. Lueur des nuits, sa trajectoire est imprévisible et son itinéraire impossible à parcourir. Comme tous les hommes de connaissance il donne parfois des points de repères pour que chacun fasse une partie du parcours car il sait aussi qu'aucune route ne peut être enseignée, que c'est une affaire personnelle, qu'il y a quatre milliards

d'individualités sur cette planète-ci et donc en apparence quatre milliards de chemins différents. Les chansons ne sont que des clés, des mots de passe, des formules magiques. On peut les recevoir et les consommer dans un fugitif bonheur immédiat, on peut aussi avoir envie de se les approprier et de s'en servir comme relais ou vitamine C pour aller plus loin, ailleurs, là où on aurait jamais imaginé aller sans cette rencontre de transistor qui souffle au cœur : « Il y a d'autres vies ! »

Et puis, qui dit chanson, dit spectacle. La scène avec les projecteurs, les voitures qui ingurgitent les kilomètres toute une journée pour vivre une intense histoire d'amour dans une ville dont on ne sait rien et où on ne reviendra peut-être jamais. Même pas un regard à garder dans sa chambre d'hôtel quand l'enthousiasme s'est tû, qu'il est déjà quatre heures du matin et qu'il va falloir repartir. Dormir et ne pas oublier ces secondes où mille peaux explosaient, criaient, voulaient que cet instant précis reste gravé dans les murs d'un Palais des Sports et que l'éternité s'en souvienne. Même si les disques semblent défier le temps, même si les chansons restent dans les mémoires, le chanteur est un personnage de l'*éphémère*. Ce qui fait parfois croire à sa durée n'est que la multiplication des instants. Le relais émotionnel qu'il crée avec son visage, sa voix, s'inscrit dans les souvenirs au même titre qu'un premier amour, la première cigarette ou la première rencontre avec la mort. Quelque chose qui bouleverse la vie, qui passe et dont on se sou-

vient plus tard comme d'une frimousse qui faisait traverser Paris les jours d'hiver pour seulement une étreinte à la sortie d'un métro.

« *Avec le temps*
Avec le temps va tout s'en va
On oublie le visage et on oublie la voix
Le cœur quand ça va plus
C'est pas la peine d'aller chercher plus loin
Faut laisser faire et c'est très bien. »

Léo Ferré

Mots dérisoires, mots sublimes, les chansons sentent l'alcool, la solitude et les regards qui ne savent pas quoi faire de cette vie tombée sur notre dos en plein zodiaque. Elles répertorient les instants pour les jeter à la gueule du premier fan venu et lui dire « regarde moi, j'existe ! ».

Les chansons sont des herbes douces et des balles de 6.35. Elles tuent parfois ou décollent des aéroports plantés sous les crânes. Dylan a envoyé des rafales et des doses dans les veines bleutées d'une génération. De la vie à la mort, la gamme fut infinie : chaque mot, chaque note fut un éclat dans nos âmes qui ébranla nos fragiles fondations.

Surtout, surtout il nous souffla le rare message qui troubla nos futurs, à savoir qu'un vieux monde se renverse, qu'un autre peut renaître, qu'il y a des marchands de guerres, qu'il y a de l'amour, qu'il y a du désespoir, et qu'à tout moment il est important de ne pas figer son *rêve* et qu'il faut, contre les sommeils et les

fatigues, avancer, aller plus loin voir si de l'autre côté des nuits et des miroirs une autre façon de dire je t'aime peut s'improviser à cause d'une petite fille pas belle qui regarde vos yeux et qui tord son pied parce qu'elle ne sait pas quoi raconter.

***

A cette bouche, à ces yeux, à cette voix,
à ces doigts qui écrivent les mots,
qui posent leurs violences sur des cordes de [guitare,
à ces cheveux frisés afro,
à cette silhouette frêle,
à ces pochettes de disques,
à ces mille flammes de briquets des concerts [américains,
à ces musiciens du Band qui l'entourèrent,
à Sarah qui fut sa femme,
à Joan Baez,
à Woody Guthrie qui fut un de ses modèles,
à Duluth, ville du Middle-West qui le vit naître,
à la stratocaster bleu-nuit qu'il portait à Pantin,
à ce maquillage blanc qu'il arborait,
à son harmonica,
à CBS qui produit ses disques,
à Suze Rotolo qui apparut sur cette pochette de disque, accrochée à son bras dans la rue enneigée de Greenwich Village,
à son jeu de jaquet,
à ses dessins de pompes à essence,
à sa 25e fugue,
à ses lunettes de soleil,

此为试读,需要完整PDF请访问: www.erton